

Corinne Falbet-Desmoulin

Un seul être nous manque



Roman à suspense psychologique

Extrait : Un seul être nous manque

PROLOGUE

ANAÏS

Depuis presque six ans, la vie de Pauline est un cauchemar. Même si elle tente de faire bonne figure, je sais bien que les larmes s'invitent souvent sur ses joues creusées par un trop-plein de chagrin.

Pauline, c'est ma petite sœur. À nos âges, nos deux années d'écart n'ont plus vraiment d'importance mais elle reste et restera toujours dans mon cœur ma petite sœur. Celle que pendant l'enfance j'ai protégée de mon mieux, que je tenais par la main pour traverser la rue et dont je prenais la défense devant nos parents, ne supportant pas qu'elle se fasse gronder à tort.

« Notre blondinette », comme ils l'appelaient. La seule de leurs trois enfants à arborer ce fin rideau blond tombant de chaque côté de son visage, si clair qu'à son adolescence, les garçons demandaient invariablement à Pauline :

– Tu as des origines suédoises, non ?

Ses yeux bleus, ses longues jambes et sa peau diaphane complétaient admirablement le cliché.

Moi, je me prénomme Anaïs. De mon côté, j'ai hérité d'une apparence physique extrêmement banale. Une taille moyenne. Des yeux marrons, cerclés de lunettes que j'ai souhaité sans monture. Une silhouette un peu trop ronde, comme beaucoup de femmes qui atteignent comme moi quarante-cinq ans. Mon caractère de feu me caractérise

davantage. Je suis de nature passionnée. Impulsive. Fouguese. Voire même parfois volcanique. Me rebellant depuis longtemps contre les causes injustes, je suis engagée dans plusieurs associations, en dehors de mon travail.

Pauline et moi, nous avons toutes deux un frère aîné, Alban, dont nous sommes très proches. Je suis née le jour exact de son troisième anniversaire. Je ne parviens d'ailleurs pas à croire qu'il approche à grands pas de la cinquantaine.

Mon dieu, le temps a si vite défilé... Enfin, presque. Sauf depuis la disparition de Gaël.

CÔME

Assis sur le banc placé juste à la bonne distance, je prends plaisir à me poser un peu et à profiter du panorama familial qui s'offre à mes yeux. Celui de mon château.

Pas de douves ni de pont-levis bien sûr, mais construit au XVIIIème siècle, rétroéclairé par le flamboiement spectaculaire du soleil couchant, il en impose, tout de même. Je me sens fier de sa silhouette équilibrée, avec ses deux pavillons qui se détachent nettement à contre-jour.

Il représente le legs de ma famille auquel je suis le plus attaché. On pourrait juger le cadeau un peu empoisonné si on prend en compte l'état plutôt délabré dans lequel j'en ai hérité. Mais qu'importe, j'ai passé mon enfance, ainsi que mon adolescence, dans ce château et je l'adore. C'est lui qui a sonné pour moi le moment de rentrer en France, après mon long séjour à l'étranger. Dès qu'il s'est retrouvé en ma possession, je n'ai pas songé une seule minute à le vendre. Il m'est apparu évident que j'y aménagerais ma nouvelle demeure.

En ce moment, mes journées sont un peu éprouvantes. Particulièrement aujourd'hui.

Cela a commencé ce matin, par un coup de fil d'Anaïs.

– Il faut que je te parle d'urgence, m'a-t-elle déclaré sans préambule.

Je la connais bien, Anaïs. Depuis longtemps. Notre amitié remonte à la classe de seconde. Et même si je suis parti aux États-Unis après mon baccalauréat, j'ai pu constater à mon retour que mon amie n'avait pas changé. Presque trente ans

après, nous nous sommes retrouvés comme si nous nous étions quittés la veille. Pas de doute, Anaïs est toujours aussi directe. Une âme exaltée, sans la moindre trace d'une quelconque malice. Du pur brut de décoffrage. Contrairement aux cailloux du ruisseau qui coule en contrebas de ma propriété, lissés par l'eau turbulente, les années n'ont pas adouci son caractère entier.

Avec la dernière touche de rénovation en cours dans le château, j'aurais pourtant bien besoin d'un peu de calme. Mais je sais que je ne couperai pas aux confidences d'Anaïs, sans nul doute fracassantes. J'ai soupiré pour la forme et lui ai répondu :

– OK, quand tu veux, ma grande.

La réponse ne s'est pas fait attendre. Rapide et efficace, comme d'habitude. Pas de mots superflus. Juste l'essentiel.

– Tu es dispo, en fin d'après-midi ?

J'ai souri dans ma barbe et l'ai invitée à venir me rejoindre. Elle est donc arrivée à l'heure convenue, m'a expliqué la nouvelle idée qui a germé dans son esprit en surchauffe, puis elle est repartie. Anaïs, c'est un véritable ouragan. Elle n'a même pas accepté la tasse de thé que je lui proposais, ni la chaleur du feu que je comptais allumer dans l'âtre de l'imposante cheminée de mon salon.

La température a chuté, je frissonne et me lève, en faisant craquer ma carcasse endolorie par la longue station assise. Il est temps d'allumer la belle flambée que je projetais un peu plus tôt.

Je monte les marches du perron et pénètre dans mon château. Après les indispensables et lourdes réparations des toitures afin de colmater les infiltrations d'eau, les canalisations d'eau à refaire, les huisseries à changer, l'électricité à remettre aux normes et le système de chauffage à revoir entièrement, je me suis attaqué à la rénovation de l'appartement que j'occupe actuellement dans l'aile droite.

Durant tous ces travaux, j'ai eu à cœur de ne pas

dénaturer les boiseries et les parquets anciens. J'ai donc fait appel à une entreprise spécialisée. Tout ceci a évidemment représenté une somme colossale.

Il paraît que certains châtelains accueillent des touristes pour aider à l'entretien et à la restauration de leur patrimoine immobilier. Pour ma part, je ne m'y vois absolument pas. De toute façon, grâce à ma réussite fulgurante de l'autre côté de l'Atlantique, ma trésorerie a les reins solides. J'ai donc pu entreprendre la restauration d'une aile, l'autre étant vouée à rester condamnée.

J'avoue que les résultats me satisfont. Mais je crois que je deviens de plus en plus perfectionniste, car chaque jour d'embellissement me stresse. J'ai conscience que ma présence quasi-permanente gêne parfois les ouvriers dans leurs tâches minutieuses. Pourtant, c'est plus fort que moi, il faut que je surveille en personne le chantier.

Heureusement, plus que quelques jours avant que tout cela soit terminé.

Tandis que j'empile le petit bois dans la cheminée, avant d'ajouter les bûches que j'ai sélectionnées, les mots pressés d'Anaïs me reviennent en tête. Après des années d'investigations policières qui n'ont rien donné, elle souhaite reprendre elle-même les recherches. Retrouver le fils de sa sœur Pauline, qui a disparu à l'âge de quatre ans. Elle souhaite explorer un indice récent, qui d'après elle a été négligé par les enquêteurs. Elle ne m'en a pas dit davantage. Mais elle m'a demandé de l'aider.

De quelle façon espère-t-elle réussir à retrouver son neveu, là où les spécialistes ont échoué ? Après tout ce temps ? Tous les moyens déployés ?

Mais comment refuser quelque chose à Anaïs ? Personnellement, je ne le pourrais pas.

ANAÏS

Férué d'histoire, j'ai toujours adoré le château de la famille de Côme. Un bijou du XVIIIème siècle, adossé aux anciennes ruines médiévales. Avec Pauline, pendant l'adolescence, lorsque nous rendions visite à mon ami – devenu très vite aussi le sien – je m'y imaginai toujours en châtelaine de l'époque : perruques poudrées, extravagantes robes flottantes, au jupon baleiné portant le nom de « panier » et au large dos plissé. Je sentais presque sous mes doigts les étoffes luxueuses : satin, taffetas, velours ou délicates soieries, couvertes de broderies fleuries, dans le style féminin du Rococo. Des bas de soie glissés dans des escarpins à talons très hauts complétaient la tenue, ainsi qu'une ombrelle ornée de dentelles pour sortir et protéger mon teint. Comme j'ai pu rêver, dans ce lieu magique !

C'est un réel plaisir de m'y rendre à nouveau, depuis que Côme en a hérité et s'y est installé. Une telle demeure pour lui tout seul, cela pourrait paraître absurde. Et pourtant, je trouve qu'elle s'accorde très bien avec le caractère original de mon ami. À la fois mondain et solitaire.

Au rez-de-chaussée, un grand hall entièrement restauré m'accueille, dallé de carrelage noir et blanc. De chaque côté de celui-ci, un salon cossu et une salle à manger confortable. Donnant sur l'arrière, côté jardin, les pièces de l'office se sont transformées en cuisine moderne et en cellier de belle dimension. Un escalier de service permet à Côme de regagner

facilement les trois chambres du premier étage, la salle de bains et les toilettes qu'il y a fait aménager. Cependant, il lui a paru essentiel de réhabiliter également le grand escalier s'élevant dans le hall, l'un des bijoux du château. Au premier étage, il a conservé la prestance de l'ancien salon d'apparat, car il n'est pas rare qu'il y organise des conférences et des réceptions, dans le cadre de ses activités professionnelles.

Assise bien au chaud devant une tasse de thé fumant, je suis venue voir mon ami pour la deuxième fois en quelques jours. Dehors, un violent orage de grêle évoque les giboulées de mars. Pourtant, nous ne sommes qu'en décembre. Le réchauffement du climat est bien perceptible, dans notre région du Sud-Est de la France. Face à Côme qui vient de se servir une bière, je prends les choses en main, sans attendre davantage.

– Bon, pour avancer dans notre affaire, il est important que je la résume depuis le début. Alors, récapitulons :

1- Pauline va mal. Très mal même. Elle est peut-être un peu plus abordable ces derniers temps, mais la dépression la ronge toujours et il est très difficile d'avoir une conversation suivie avec elle, sans qu'elle se mette à fondre en larmes. Évidemment, comme tu le sais, tout le monde en souffre. Elle, Mathis son mari et mon neveu Corentin. Déjà que son petit frère doit lui manquer horriblement, il se retrouve désormais le seul enfant de la maison. À douze ans et demi, il doit supporter l'ambiance plombée qui y règne et affronter chaque jour les yeux rougis de sa mère. Impossible pour lui d'écouter les messages délivrés par ses hormones et donc, de vivre une adolescence normale. Quant à Mathis, il fait ce qu'il peut, mais tu sais que mon beau-frère n'est pas doté d'une nature de boute-en-train. Bref, ça fait six ans que ça dure, maintenant. Je trouve

que ça suffit !

Du coin de l'œil, je vois Côme qui sirote sa bière. Il s'approche de moi et attrape gentiment ma main, par-dessus la superbe table basse carrée en marbre rose.

– D'accord, je compatis. Cela ne doit pas être amusant tous les jours. Quel est ton plan, alors ?

Je continue sur ma lancée.

– 2- Gaël a été enlevé en plein défilé de chars lors du carnaval de Nice, alors que Pauline en avait confié la charge à notre mère pendant le week-end. Quelques secondes d'inattention ont suffi, pendant qu'elle prenait une photo. Gaël, qui se tenait près d'elle, a disparu et est demeuré introuvable depuis.

Côme paraît s'impatienter. Bien sûr, il connaît parfaitement l'histoire. On en a tellement parlé à l'époque. Mais j'ai besoin de replacer les choses dans leur contexte, afin de pouvoir développer mon idée. Aussi, je ne le laisse pas ouvrir la bouche. Je désire exposer le plus précisément possible le résultat de mes propres réflexions.

– 3- J'ai tout repris depuis le début, crois-moi. Mon neveu ne connaissait personne dans le coin, à part ses grands-parents qui vivent dans l'arrière-pays niçois. Ils ont été suspectés, mais pas longtemps, heureusement. Tu vois mes parents faire disparaître leur petit-fils adoré ? N'importe quoi. Ma mère porte toujours la culpabilité d'avoir lâché brièvement la main de son « petit chouchou d'amour », comme elle l'appelait.

Les environs ont été ratissés au peigne fin. Les gens ont été interrogés, personne n'a remarqué Gaël. Bon, d'accord, il était vêtu d'un jean, d'un blouson marron et d'un bonnet bleu marine sur la tête. Rien de bien original. Mais un petit garçon de quatre ans panique forcément quand il se perd dans la foule

ou qu'il suit quelqu'un qu'il ne connaît pas contre son gré. Or, aucun enfant en pleurs n'a été signalé. Aucune trace. Rien. Et par la suite, malgré le déclenchement rapide du dispositif « Alerte enlèvement », on n'a jamais retrouvé mon neveu. Sérieusement, Côme, il n'a pas pu se volatiliser ainsi !

Je m'énerve et je sens les larmes affluer à mes paupières. Perplexe, mon ami se gratte la tête, ébouriffant copieusement ses cheveux bruns aux tempes légèrement argentées.

– Je comprends le désarroi de ta famille et je suis prêt à t'aider, Anaïs. Mais comment ?

Un large sourire fend ma bouche.

– Eh bien voilà. Comme je l'ai évoqué la dernière fois, parmi les recherches effectuées, je crois qu'une piste récente n'a pas été suffisamment explorée. Et je ne sais pas encore pourquoi, mais quelque chose me dit qu'il faut creuser cette voie-là.

Enfin captivé par mon récit, Côme penche la tête vers moi.

– Laquelle ?

– Cette année, en février, un autre enfant a disparu pendant un carnaval.

Les yeux de Côme s'arrondissent de surprise.

– Ah bon, je n'étais pas au courant. La police a certainement fait le rapprochement ?

– Oui, mais l'enquête n'a rien donné. Elle a finalement conclu qu'il s'agissait d'une nouvelle affaire, car cela s'est produit cinq ans après Gaël, l'enfant était un bébé de quelques mois et la disparition a eu lieu très loin de chez mes parents.

– C'est-à-dire ?

– En Italie, pendant le carnaval de Venise.

Côme émet un long sifflement entre ses lèvres charnues.

– En effet, ce n'est pas tout à fait la porte à côté !

J'ai la nette impression qu'il va avaler sa prochaine gorgée de bière de travers, car je m'apprête à lui annoncer qu'il nous faut nous rendre là-bas sans tarder. D'après moi, il est le seul à pouvoir m'aider actuellement. D'une part, je le connais bien puisque c'est mon meilleur ami. Malgré sa réussite sociale, il a su rester humble. Une qualité que j'apprécie particulièrement chez lui. D'autre part, il possède un jet privé, qui me semble parfaitement adapté à la situation.

PAULINE

Je m'affaire pour préparer le repas du soir, mais comme d'habitude, mon esprit s'évade au bout d'un instant. Que fait-IL ? A-t-IL faim ? Chaud, froid peut-être ? Chaque nuit, des cauchemars LE réveillent-ils en sursaut, comme moi ? Depuis que mon petit bonhomme a disparu, c'est la seule façon que j'ai trouvée de rester reliée à lui. Imaginer son quotidien. Me représenter Gaël loin de moi, mais sain et sauf.

Les années ont passé, interminables. Emplies d'effroi. De questions sans réponses. D'espérance folle. Et de lourdes désillusions, quand il s'avérait que certaines personnes pensant avoir croisé mon fils s'étaient trompées.

Je continue à penser à lui à tout moment de la journée. Au début, j'ai envisagé le pire. Des images atroces envahissaient mon cerveau. La terreur de mon enfant, brutalement séparé de sa famille. Le viol. La torture. L'assassinat. Car je sais pertinemment que même avec un garçonnet de cet âge, il y a des individus détraqués qui passent à l'acte. On le voit parfois dans d'épouvantables faits divers.

Et puis, peu à peu, l'enquête de la police a progressé, opposant à mes incessantes interrogations un silence insupportable. Un vide impitoyable. J'ai sombré dans un état léthargique, enfouissant ma tête sous mon oreiller, demeurant ainsi pendant des heures. Les images insoutenables se sont évaporées. Seul, un profond hébètement, aggravé par les anxiolytiques et les somnifères prescrits par notre médecin, m'a

envahie.

En février prochain, cela fera six ans que mon petit garçon a disparu. Pendant tout ce temps, Mathis et Corentin ont lutté chacun à leur manière, afin de surnager. Je crois que le travail de mon mari et les obligations scolaires de notre fils aîné les ont énormément aidés. Moi, en tant que mère au foyer, je ne me sentais plus bonne à rien. Celui qui avait le plus besoin de moi dans cette maison n'était plus là.

Tous les deux se sont démenés comme des lions pour me sortir de là, j'en suis bien consciente. Et je dois dire que si je suis encore en vie, c'est bien grâce à eux. Grâce à Anaïs, aussi. L'amour que je leur porte à tous les trois m'a retenue, chaque fois que l'intention de commettre l'irréparable s'est esquissée dans mon esprit.

Grâce à l'intervention ciblée de Mathis, j'ai pu émerger petit à petit de mon état de loque humaine. Il a fini par me traîner chez un hypnothérapeute, qui soi-disant faisait des miracles. Tout d'abord, j'avais refusé. Personne ne pouvait avoir la moindre idée de ce que je ressentais. À quoi bon, dans ce cas, aller m'allonger sur un canapé, dans le cabinet d'un illustre inconnu ? Puis j'ai fini par comprendre que si je voulais garder mon homme, il fallait que j'y mette un peu du mien. Parfois, quand mon regard croisait un miroir par inadvertance, j'y voyais sans complaisance celle que j'étais devenue. Des cheveux ternes, mal coiffés. Des cernes violets et boursoufflés. Une tristesse qui n'en finissait plus de déborder de mes yeux clairs. Comment Mathis faisait-il pour rester auprès d'une telle compagne ? Alors, pour lui faire plaisir, je suis allée consulter ce spécialiste.

Les résultats n'ont certainement pas été à la hauteur des attentes de mon mari. Je suis toujours plongée dans une

grisaille épaisse dont je ne peux sortir et me tiens en permanence au bord du gouffre. Mais je parviens maintenant à me laver, m'habiller, cuisiner pour nous trois et m'alimenter à peu près normalement. Je communique davantage, même si les crises de larmes ne sont jamais loin. Et surtout, j'ai effectué le même rêve à plusieurs reprises, dans lequel à chaque fois, j'ai éprouvé l'éblouissante certitude que Gaël est toujours vivant.

Oui, je passe par des périodes où mon moral chancelle. Où mon cœur chavire. Où j'envoie tout balader. Où après les sanglots, ma gorge reste nouée, mon nez rouge et mes paupières bouffies. Où je sais que mes proches s'inquiètent pour moi.

Mais tout au fond de mon être, brille un infime éclat d'espoir qui ne veut pas mourir.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

